



DAGUERRE

ou le miroir pris au piège.

Le 1^{er} juillet 1822, la foule se presse à l'ouverture d'un nouvel établissement (1) qui s'élève dans un des quartiers les plus célèbres de la vie parisienne : le Faubourg du Temple. Un émerveillement saisit tous ceux qui assistent à ce spectacle insolite : d'immenses toiles, d'un fini d'exécution parfait, permettent d'admirer de vastes paysages comme la Forêt-Noire ou la vallée de Sarnen en Suisse, ou encore de somptueux intérieurs comme ceux de la Basilique Saint-Pierre ou de Saint-Etienne-du-Mont. Mais la nouveauté de ce spectacle et son intérêt particulier, c'est le changement graduel de scènes qui se fondent, pour ainsi dire, les unes dans les autres, pour se remplacer sous les yeux des spectateurs sans changement apparent.

Subjugués, ceux-ci, après avoir admiré l'architecture intérieure d'une église éclairée par la lumière solaire ruisselant des vitraux, contemplant médusés les ténèbres envahir la nef et le chœur, puis les lumières s'allumer une à une, et assistent ensuite à la messe célébrée en grande pompe, au son des cloches tintant régulièrement.

Ce petit chef-d'œuvre d'illusion optique (2), cette dextérité dans l'utilisation des lumières et des sons, la perfection de ces tableaux remportent immédiatement un triomphe. «Le guide de l'étranger à Paris» recommande très vivement la visite du DIORAMA dont le succès devient prodigieux. Il faut dire que l'illusion est telle, que nombreux sont les spectateurs qui jettent contre les peintures des pièces de monnaie ou des boulettes de papier pour s'assurer qu'il s'agit bien d'une simple toile.

L'inventeur de ce spectacle va connaître immédiatement une gloire telle qu'elle lui vaudra, deux années plus tard (1824), la Légion d'Honneur. Cet homme admiré, honoré et applaudi est Jacques-Louis-Mandé Daguerre. L'un de ses futurs invités sera Nicéphore Niépce qui écrira le 4 septembre 1827 à son frère Claude : «... Je n'ai rien vu ici qui m'ait plus frappé, qui m'ait fait plus de plaisir que le Diorama... quelque chose d'admirable et qui produit l'illusion la plus complète... le prodige est même si grand, qu'on serait tenté de sortir de sa loge pour parcourir la plaine et gravir jusqu'au sommet de la montagne... »

1 - 4, rue Sanson, aujourd'hui place de la République.

2 - Les deux sujets qui devaient se remplacer sous les yeux des spectateurs étaient peints de chaque côté d'une même toile, éclairée par réflexion pour l'effet peint sur le devant de la toile, et par

réfraction (c'est-à-dire par derrière) pour l'effet peint sur la face arrière de cette toile. Les lumières pouvaient toutefois se combiner pour créer des effets spéciaux. C'est là le secret de Daguerre et de son associé, le peintre Bouton, qui fut un moment le rival d'Horace Vernet («Descriptions des procédés de peinture et d'éclairage inventés par Daguerre et appliqués par lui aux tableaux du Diorama. Paris 1839»).



Lest incontestable que la perfection de ce spectacle, tout autant que la prestance et le brio de Daguerre, influenceront favorablement Niépce dans ses rapports avec cet homme du monde, ami des gens de théâtre, des lettres, des peintres, des graveurs... et fait partie du tout Paris de l'époque. Né à Cormeilles-en-Parisis (S-et-O) le 18 novembre 1787, sa première enfance s'écoule dans une période de fièvre et d'agitation où l'on se soucie peu de l'éducation des jeunes. Relativement libre de choisir sa voie, il ressent une véritable vocation pour la peinture et excelle à retracer dans le paysage les effets de perspective. Après trois années de travail auprès d'un architecte, Daguerre entre chez Degotti

chargé alors des décors du Grand Opéra de Paris. L'élève s'affirme rapidement par la qualité et la rapidité de la main, par l'imagination et l'ingéniosité dont il fait preuve et qui bouscule l'art des décorations théâtrales. C'est au théâtre de l'Ambigu Comique que le talent de Daguerre révolutionne l'art de la peinture théâtrale. La lune mobile du « Songe », le soleil tournant de « La lampe merveilleuse », l'effet de nuit du « Vampire » font sensation !

Mais le talent de cet homme, doué pour l'illusion et le « paraître », ne s'arrête pas là. Daguerre est un excellent danseur qui n'hésite pas à se mêler, pendant les répétitions et même les représentations de l'Opéra, aux groupes chorégraphiques. Il

danse pour l'amour de l'art et s'avère même excellent acrobate. Plein de fantaisie, il aime à faire son entrée dans un salon d'artiste en marchant sur les mains. D'un commerce agréable, la conversation aisée, la démarche assurée, Daguerre a également la réputation d'un travailleur acharné, capable de rester enfermé dans son atelier plusieurs jours consécutifs. Il est de fait que, pour cet esprit curieux et imaginatif, l'ouvrage ne manque pas : les changements périodiques des décors du Diorama l'obligent à dessiner, à peindre fréquemment et rapidement. D'où l'usage régulier de la chambre noire (« camera obscura ») qui lui permet de gagner un temps précieux.

**Boulevard à Paris - 1839 -
Daguerréotype détruit
pendant la seconde guerre
mondiale lors du
bombardement de Munich.**



(L'une d'entre elles est d'ailleurs conservée dans les collections de la Société Française de Photographie).

De par ses relations, Daguerre ne peut ignorer les préoccupations de tous ceux qui se soucient de découvrir un moyen de piéger et fixer l'image transmise par la lumière. Certains prétendent même qu'il aurait assisté au cours du professeur Charles... Les explications, par ailleurs variables, que donnera plus tard Daguerre ne permettent guère de connaître quand et comment il se mit à songer sérieusement à capturer et à conserver définitivement l'image de la chambre obscure. Quoiqu'il en soit, en utilisateur forcené qu'il est et en chercheur passionné qu'il se prétend, il fréquente régulièrement la boutique de l'opticien Charles Chevalier, quai de l'Horloge. «*Il était fort rare, dit Chevalier, qu'il ne vint pas une fois par semaine à notre atelier. Comme on le pense bien, le sujet de la conversation ne variait guère... disposition de la chambre obscure, forme des verres, pureté des images.*» (3)

C'est à l'occasion de l'une de ces discussions, qu'en janvier 1826, l'opticien conte à Daguerre la visite qu'il vient de recevoir du colonel Niépce, cousin d'un chercheur bourguignon pré-nommé Nicéphore. Un échange de correspondance, nous l'avons vu, va s'en suivre qui aura pour point final la signature, le 14 décembre 1829, d'un contrat d'association dont l'article premier stipule : «*Il y a, entre MM. Niépce et Daguerre, société, sous la raison de commerce Niépce-Daguerre, pour coopérer au perfectionnement de ladite découverte inventée par M. Niépce et perfectionnée par M. Daguerre.*» En échange des secrets de Niépce, Daguerre s'engage par écrit à révéler : «*le perfectionnement qu'il a apporté à la chambre noire, et lui fournir les documents les plus précis sur la nature dudit perfectionnement.*» En fait, nous le savons, Daguerre n'apporte pas grand-chose à l'association puisque les corrections des défauts de chromatisme de l'optique, tout

autant que le diaphragme à iris qu'il prétend avoir inventé, figurent dans un ouvrage de Chevalier - «*Notice sur l'image des chambres obscures et des chambres claires*» - où les travaux du Dr Wollaston (lentille achromatique, diaphragme et miroirs parallèles) sont décrits et dessinés.

Sa rencontre avec Niépce sert cependant de catalyseur à l'énergie de Daguerre : «*Tout à coup, écrit Chevalier, Daguerre devient invisible ! Renfermé dans un laboratoire... il se mit à l'œuvre avec une ardeur nouvelle, étudie la chimie, et, pendant deux ans environ, vécut presque continuellement au milieu des livres, des matras, des cornues et des creusets. J'ai entrevu ce mystérieux laboratoire, mais il ne fut jamais permis ni à moi ni à d'autres d'y pénétrer.*» L'acharnement au travail de Daguerre est alors tel que son épouse, prise d'inquiétude pour l'esprit de son mari, va consulter le réputé chimiste Jean-Baptiste Dumas, pour avoir son avis sur l'obsession de son époux. (4)

Niépce, pour obtenir des images photographiques, utilise, nous l'avons vu, le bitume de Judée ; et pour noircir le fond de ses plaques métalliques, il préconise l'emploi de l'iode afin de pouvoir «*en noircissant la planche se procurer toutes les dégradations de teintes du noir au blanc !*» Ce bitume de Judée a le grand inconvénient d'être lent, peu sensible et de n'offrir que des images de faible contraste. Il est certain que Daguerre cherche d'autres substances photosensibles. La quantité impressionnante de produits dont il se rend acquéreur, témoigne de la diversité de ses recherches. Et puis, un beau jour de 1831, par un de ces hasards providentiels qui ne servent que ceux qui sont disponibles, le miracle se produit. Comme Daguerre a laissé par mégarde une cuillère sur une plaque qu'il venait de traiter à l'iode, il découvre l'image, ou plus exactement la silhouette, de cette cuillère, dessinée en noir et blanc sur le fond de la plaque métallique recouverte d'iodure d'argent. Dès cet

instant, Daguerre élimine le bitume de Judée et concentre tous ses efforts sur cet oxyde métallique.»

Il s'empresse, le 21 mai 1831, d'apprendre la nouvelle à Nicéphore Niépce qui, le 24 juin, lui répond : «*Je m'étais déjà livré à ces mêmes recherches antérieurement à nos relations, mais sans espoir de succès, vu la presque impossibilité, selon moi, de fixer, d'une manière durable, les images reçues...*» Le 8 novembre Niépce écrit encore : «*...j'ai fait une longue suite de recherches sur l'iode mis en contact avec l'argent poli, sans toutefois parvenir au résultat que me faisais espérer ce désoxydant... Au reste, Monsieur, ce non-succès est absolument conforme à ce que mes recherches sur les oxydes métalliques m'avaient fourni bien antérieurement, ce qui m'avait décidé à les abandonner...*» Le 3 mars 1832, nouvelle lettre de Niépce : «*Depuis ma dernière lettre, je me suis, à peu de chose près, borné à de nouvelles recherches sur l'iode qui ne m'ont rien procuré de satisfaisant, et que je n'avais reprises que parce que vous paraissiez y attacher une certaine importance... Mais, je le répète, Monsieur, je ne crois pas que l'on puisse se flatter de tirer parti de ce procédé, pas plus que de tous ceux qui tiennent à l'emploi des oxydes métalliques.*»

Cet échange de courrier, où Niépce s'irrite presque de perdre son temps dans ces recherches sur l'iode, semble démontrer que Daguerre n'est pas le machiavélique profiteuseur qu'ont décrit trop souvent ceux dont le but, louable par ailleurs, était de rendre justice à Nicéphore Niépce. Si son attitude a parfois été critiquable, reconnaissons-lui ce mérite d'avoir, grâce à son obstination, sinon découvert un moyen tout à fait nouveau, du moins d'avoir apporté des améliorations plus que sensibles au procédé d'origine. Daguerre, quant à lui, poursuit ses recherches dans la direction où son associé n'entrevoit aucune issue. C'est ainsi qu'il va bientôt s'apercevoir de l'étonnant pouvoir révélateur des vapeurs de mercure dirigées sur la plaque



Fig. 3 - Le salon de la Société de Photographie, sous le conseil général de l'Association de 1839.

3 - «*Guide de la photographie*» C. Chevalier, Paris 1854.

4 - Bulletin de la Société d'Encouragement, 1864. «*Discours sur l'Invention*» par Dumas.



d'iodure exposée (où l'image reste latente donc invisible.) « La vapeur métallique ne se dépose que sur les points que la lumière a touchés et elle s'y attache en quantité d'autant plus grande que la lumière a été vive. » Cette découverte d'un « agent révélateur » est un progrès remarquable. Reste à fixer définitivement cette image. Après de nombreux tâtonnements, cette nouvelle difficulté va être vaincue par un lavage à l'eau dans une solution de sel marin. Dans l'intervalle, Nicéphore Niépce s'éteint à Chalon le 5 juillet 1833, son fils Isidore devient son successeur dans l'association Niépce-Daguerre.

Au fur et à mesure de l'avancement de ses travaux, Daguerre, c'est vrai, va essayer de faire l'oubli sur le nom de son associé en allant jusqu'à mettre en doute

ses résultats les plus probants. Son procédé n'ayant plus que de lointains rapports avec l'héliographie, son orgueil le pousse à tirer à lui toute la gloire de la découverte. A sa décharge, notons cependant qu'il ne touche en rien aux intérêts matériels d'Isidore, son nouvel associé.

En 1835, il informe ce dernier du perfectionnement qu'il vient d'apporter et obtient de lui une modification de l'article I du contrat d'association : son nom devient prioritaire et la société se dénomme désormais Daguerre et Niépce. Deux ans plus tard, en dépit d'une vive résistance, Isidore signe une nouvelle modification au contrat : « le nouveau procédé porte le nom seul de Daguerre ». Le « daguerréotype » était né ! Par ce même traité, il est décidé de faire appel aux amateurs de beaux-arts et

aux capitalistes en lançant des actions sous forme de souscription publique. C'est chose faite le 15 mars 1838. L'échec est total et aucun fonds ne leur parvient ! Le scepticisme du public est plus fort que sa curiosité !

Les deux associés décident alors de prendre contact avec le gouvernement. Daguerre s'adresse à divers savants et contacte plus particulièrement Arago devant qui il fait une première démonstration. Le savant est saisi d'un véritable enthousiasme et va se faire, dès lors, l'avocat ardent et convaincu de l'invention nouvelle. Il en parle en effet à ses collègues de l'Académie des Sciences qui désignent trois délégués : Humboldt, Biot et Arago pour examiner diverses vues de la capitale réalisées par

**“Pavillon de Flore” – 1839 –
Daguerréotype réalisé par
Daguerre devant les
membres de l'Académie
des Beaux-Arts
(Conservatoire des Arts
et Métiers).**



«La cuisinière de Daguerre»
- 1844 (?).

5 - Le 3 mars, à la suite d'une fausse manœuvre d'un machiniste, le Diorama, le bâtiment qui l'abritait ainsi que la réserve des décors flambèrent de fond en comble causant ainsi la ruine de Daguerre. Une plaque a été scellée, à l'angle de la rue Léon Jouhaux et de la place de la République, à l'endroit où s'élevait le Diorama.

image et aucune machine sortie des mains de l'homme ne saurait fixer l'image de Dieu» et l'auteur traite « de fou le Français qui prétendait avoir réalisé cette chose inouïe.»

Ce début d'année 1839 va être bouillonnant. L'invention répond aux besoins du temps et son annonce publique va décupler les énergies et les ambitions. L'historien Pierre G. Harmant dénombre, dans la littérature quotidienne et les publications savantes de 1839, les noms de près de 24 personnes (!) qui prétendent être les devanciers de Niépce et de Daguerre. Seuls Talbot et Hippolyte Bayard ont laissé - dans l'état actuel de nos connaissances - des preuves évidentes de leurs recherches et de leurs résultats.

Dès le 31 janvier, Fox Talbot, plongé depuis 1834 dans des problèmes identiques, présente à l'Institut Royal de Londres quelques « *dessins photogéniques* ». Le 5 février, Bayard montre à Desprets, membre de l'Académie des Sciences, les premières épreuves sur papier. Le 20 mai, il est reçu par Arago et le 24 juin il expose une trentaine d'épreuves à Paris ! Dans l'intervalle, le 14 juin, le gouvernement, à l'initiative d'Arago, achetait à la Société Daguerre-Niépce, le « *daguerriotype* » pour en faire don au monde ! L'exposé brutal des dates et des faits souligne l'étrange attitude de l'éminent savant. Comment et pourquoi Arago prit-il fait et cause pour Daguerre ? Comment et pourquoi participe-t-il à la falsification de certaines vérités ? Pourquoi se montre-t-il si injuste à l'égard de Niépce et accepte-t-il sans vérifications les allégations de son associé ? Enfin, pourquoi sacrifie-t-il à ce point Bayard et va-t-il le supplier de ne rien révéler de son invention « *pour ne pas nuire au prestige de Daguerre et de sa découverte* » ? Autant de questions qui ternissent son mérite d'avoir compris immédiatement toutes les possibilités d'avenir de ce procédé révolutionnaire !

Revenons au 14 juin, jour où, par l'entremise d'Arago, Daguerre rencontre le ministre

de l'intérieur Duchâtel avec qui il signe un traité par lequel l'Etat se rend acquéreur des procédés photographiques des deux associés ainsi que du secret du mode d'exécution des tableaux du Diorama, moyennant une pension annuelle et viagère de six mille francs (quatre mille pour les procédés héliographiques et deux mille pour les procédés du Diorama) à Daguerre et quatre mille francs à Isidore Niépce. (4)

Le projet de loi est présenté dès le lendemain 15 juin à la Chambre des Députés. Chargé du rapport sur ce projet, Arago en donne lecture à la Chambre dans la séance du 3 juillet 1839. La loi est votée par acclamation tout comme elle le sera, le 30 juillet, à la Chambre des Pairs où Gay Lussac, rapporteur, passe totalement sous silence le nom de Niépce ! Notons qu'à l'appui de son rapport, Arago cite le peintre Delaroche qui parle « *du fini d'un précieux inimaginable (qui) ne trouble en rien la tranquillité des masses, ne nuit en aucune manière à l'effet général...* » de « *l'ensemble aussi riche de tons que d'effets* » des « *dessins de M. Daguerre* » En résumé, écrit-il, « *l'admirable découverte de M. Daguerre est un immense service rendu aux arts.* » Le procédé n'est toujours pas divulgué et seul Arago a eu le privilège de se livrer à quelques expériences. La fièvre du tout-Paris et la curiosité publique atteignent leur paroxysme !

Le 19 août 1839, c'est enfin le grand événement. En sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Arago convoque la docte assemblée à laquelle se joignent exceptionnellement les membres de l'Académie des Beaux-Arts. Sur les bancs du public se presse tout ce que Paris renferme d'hommes célèbres dans les sciences, les lettres et les beaux-arts. Dehors, la foule est énorme, excitée. Arago monte à la tribune et, dans un discours improvisé d'une grande envolée, il donne connaissance des procédés du daguerriotype.

L'émotion est à son comble. Le soir même, il n'est question

dans tout Paris que de vapeurs de mercure, d'hyposulfite ou d'iode d'argent. Dès le lendemain, les boutiques des opticiens sont assiégées, celles des chimistes dévalisées ! Armés de chambres obscures, luxueuses ou bricolées dans des étuis de carton, des expérimentateurs passionnés braquent leurs objectifs à leurs fenêtres. La «daguerrotypomanie» était lancée... elle devait envahir le monde entier.

Daguerre n'a pas négligé d'indiquer dans sa brochure (5) que les appareils qu'il a conçus, qui sont construits sur ses données et munis de sa griffe, sont en vente chez A. Giroux et chez Susse, les deux papetiers les plus en vogue de Paris avec qui il a pris soin, au préalable, de signer un contrat le 22 juin 1839. Le succès est immédiat et les «Daguerrotypes» se vendent à Paris, en France et bientôt dans toute l'Europe. Lourds et volumineux, ces appareils «à tiroirs» s'avèrent cependant ingénieusement agencés : tous les accessoires nécessaires au développement, boîte à iode, boîte à mercure, planchette, prennent place à l'intérieur. Il est vrai que l'ensemble pèse aux environs de 40 kilos et coûte 400 francs-or ! Un achat réservé d'évidence à une couche sociale relativement aisée.

Cet engouement sans précédent ne se dément pas au fil des semaines. D'autant que, très rapidement, des améliorations qui pallient les défauts essentiels de la plaque argentée vont être mises au point. La faible sensibilité de celle-ci impose, nous l'avons vu, de longs temps de pose. Claudet, artiste et photographe, détenteur exclusif du procédé pour l'Angleterre découvre, en 1841, une substance accélératrice (le chlorure d'iode) réduisant de plus des trois-quarts le temps d'exposition. Autres inconvénients majeurs des premières plaques : leur fragilité qui les empêchaient de supporter le moindre frottement, le manque de contrastes des valeurs et le miroitement désagréable. Un physicien français Fizeau va faire disparaître tous ces défauts à la fois, en recouvrant l'épreuve

d'une dissolution de chlorure d'or mêlée à de l'hyposulfite et en chauffant légèrement. Grâce à ce fixage au chlorure d'or «le ton général du tableau est, d'ailleurs, singulièrement réhaussé par l'opposition plus vive que prennent les teintes des deux métaux superposés.»

D'autres perfectionnements interviennent encore, tant dans le domaine chimique que dans celui de l'optique. Fabriqué par Voigtlander sur les données du Dr Petzval, un objectif de quatre lentilles ouvrant à f/3,4 permet d'abaisser le temps de pose à 40 ou 45 secondes pour les portraits en plein soleil et une minute et demi à deux minutes pour ceux réalisés à l'ombre (7). Rien ne peut plus entraver l'essor irrésistible du Daguerrotypisme. Les prix vont baisser, l'appareil coûte en

1841, 300 francs, les plaques qui valaient 3 à 4 francs se vendent maintenant un franc. En 1846, deux mille appareils et 500.000 plaques sont vendus à Paris. Certes, la photographie reste encore l'apanage de certains privilégiés : un ouvrier gagne alors deux francs par jour ! Mais grâce à cette invention, la petite bourgeoisie peut se donner l'illusion de jouer à l'artiste et surtout le plaisir de posséder désormais sa galerie familiale de portraits photographiques. Le bouleversement économique qui accompagne l'apparition de cette nouvelle clientèle n'échappe pas aux peintres portraitistes, ni - et surtout - aux miniaturistes. L'étonnante précision de ces images, qui peuvent être examinées à la loupe, comble d'aise les gens du XIX^e siècle

6 - «Historique et Description des procédés du Daguerrotypisme et du Diorama» par Daguerre, Paris 1839. (Brochure éditée au frais du gouvernement et qui eut, en 3 mois, 26 éditions en six langues).

7 - Peut-être est-il bon de noter que l'opticien C. Chevalier avait eu, dès 1839, l'idée d'un objectif à verres combinés de très grande qualité qui obtint, en 1840, la plus haute récompense de la Société d'Encouragement. Mais c'est l'objectif de Petzval qu'Arago présenta à l'Académie des Sciences le 1^{er} mars 1841. Les protestations de Chevalier n'y firent rien.



«Vue de Paris» - 1839 -
Daguerrotype offert par
Daguerre à Arago.
Musée de Perpignan.



«Porte Saint-Denis» - 1839.

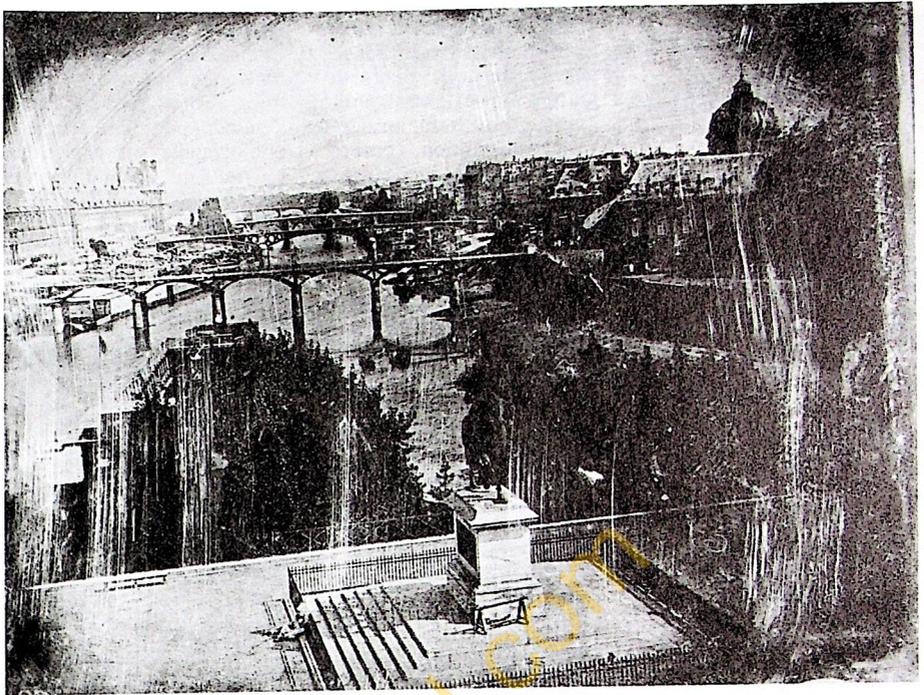
«Sculpture» - 1839 -
Daguerrotype offert par
Daguerre à Arago.
Musée de Perpignan.

HISTOIRE DE LA PHOTOGRAPHIE

suite de la page 77

pour qui l'art doit avant tout donner une représentation exacte de la nature.

Un grand nombre de peintres vont se reconverter et ouvrir ateliers et studios. Ils participeront à rendre plus précieux encore le daguerréotype, objet rare puisqu'unique, en coloriant délicatement l'image, en l'enluminant et la plaçant dans des écrans luxueux. Certains peintres s'inquiètent, comme Maxime Du Camp qui ironise contre « les barbouilleurs qui abandonnent leur palette pour pénétrer dans le cabinet noir, troquant leurs vermillons et leurs bruns contre le nitrate d'argent et l'hyposulfite de soude. » Ce qui ne l'empêchera pas d'échanger par la suite sa toile contre la plaque au collodion. Ingres rugit : « *Maintenant on veut mêler l'industrie à l'art. L'industrie, nous n'en voulons pas !* » Ce qui ne l'empêchera pas, en privé, de déclarer : « *C'est la précision que je voulais atteindre... C'est beau, c'est très beau la photographie... mais il ne faut pas le dire.* » Baudelaire prend le relais : « *La société immonde se rue comme un seul Narcisse pour contempler sa triviale image sur le métal... l'amour de l'obsécénité, qui est aussi vivace dans le cœur naturel de l'homme que l'amour de soi-même ne laisse pas échapper une si belle occasion de se satisfaire.* » Ce qui ne l'empêchera pas de se faire portraiturer quelques temps plus tard par Carjat. Ces discussions bizantines ne troublent pas un instant le grand public. Dans les salons bourgeois, les premières photographies remplacent au mur les miniatures dans des cadres identiques. La demande afflue, les premiers studios s'ouvrent à Paris : Lerebours, Bisson, Bertrand, Richou... En 1849, dans la seule capitale, 100.000 personnes commandent leur portrait ! Si en 1841, Lerebours estime avoir fait 1500 portraits, en 1850, Vaillat en produit 2000



et Derussy près de 3000 ! Chaque portrait coûte entre 20 et 15 francs avant de se stabiliser aux environs de 10 francs. Rappelons qu'à cette époque le salaire moyen journalier d'un ouvrier est de deux francs. Il est donc difficile de parler de démocratisation du portrait !

A l'étranger, le succès ne se dément pas puisque l'on estime par exemple qu'en 1853 aux USA, 1000 daguerréotypistes réaliseront trois millions de daguerréotypes ! Des noms célèbres vont s'inscrire en firmament : Albert Southworth et Jonah J. Haves, élève de Gouraud lui-même formé par Daguerre, Morse qui interviewe Daguerre à Paris dès avril 1839, John E. Whipple, les frères Langenheim qui photographieront les paysages du Niagara, John Plumbe, Mathew Brady. En Angleterre, où Antoine Claudet possède l'exclusivité du procédé et photographie la famille royale, les premiers daguerréotypistes ont pour nom : Richard Beard, William Constable, John Ruskin qui photographie les Alpes et Venise. En Allemagne, Carl Ferdinand Stelzner est l'auteur de très beaux portraits et, associé

à Herman Biot, réalisera les premières photographies d'actualité en mai 1842 : quarante vues d'Hambourg après l'incendie. En France, Lerebours fait exécuter des daguerréotypes en Europe, en Afrique, en Amérique qui seront gravés et publiés dans « les excursions daguerriennes ». Horace Vernet photographie l'Égypte dès novembre 1839, Lotbinière la Grèce ; le baron Gros photographie Bogota où il est en mission diplomatique ; Joseph-Philibert Girault de Prangey réalise de 1842 à 1844, des milliers de plaques au Moyen-Orient ; Bayard photographie le château de Blois ; Alexandre Clausel sacrifie aux paysages.

Face à ce raz-de-marée d'enthousiasme, que devient Jacques-Louis-Mandé Daguerre ? Dès 1839, il est sacré grand homme. Les honneurs, les décorations lui sont abondamment décernés par le Roi de Prusse, l'empereur d'Autriche, le roi de Naples, l'empereur de Russie, le roi de Sardaigne... Il est nommé membre d'honneur de la plupart des Académies. Mais dès 1841, retiré

Pont de Paris
« Collection S.P.F. »

suite page 138

HISTOIRE DE LA PHOTOGRAPHIE

suite de la page 137

dans sa maison de Bry-sur-Marne, il se tient à l'écart. La vente de son brevet en Angleterre, la rente de l'Etat, le pourcentage qui lui revient sur le matériel vendu à son nom, lui permettent de vivre aisément. Sans doute aussi, préfère-t-il demeurer dans un silence prudent. C'est que des textes commencent à circuler protestant contre l'oubli qui frappe Nicéphore Niépce. C'est tout d'abord Francis Bauer, membre de la Société Royale de Londres, qui témoigne dès février 1839 des résultats de Niépce. Puis en 1841, Isidore Niépce publie une plaquette sur l'« Histoire de la découverte improprement nommée daguerréotype... » Mais le vacarme suscité par cette invention laisse peu de place aux cris de protestation.

Daguerre revient à ses premières amours. Il compose pour l'église de son village une grande toile, représentant l'église d'un hameau. Cette vaste composition, conservée dans l'indifférence, subsiste toujours, mais dans quel état ? Daguerre s'éteint le 10 juillet 1851 dans son village et sa mort

passé bizarrement inaperçue en France... La vogue du daguerréotype continue, mais, quelques années plus tard, elle s'éteindra pour faire place à la photographie sur papier qui ouvrira l'ère de la diffusion et de la multiplication.

le mois prochain
chapitre 3
bayard,
la photo multipliée.

Jean-Claude Gautrand

© Jean-Claude Gautrand et Photojournal

La réalisation d'un daguerréotype

- 1 Polissage minutieux d'une plaque de cuivre rouge recouverte d'argent sur l'une de ses faces.
- 2 Cette plaque, fixée sur une planchette, est ensuite placée, face en dessous, à l'intérieur d'une boîte contenant des cristaux d'iode. La plaque est laissée à l'action des vapeurs d'iode de 5 à 30 minutes suivant les circonstances, jusqu'à ce qu'elle acquiert une teinte jaune d'or. Grâce à l'iodure d'argent ainsi formé, la plaque est sensibilisée.
- 3 Dans l'heure qui suit, et à l'abri de la lumière, la plaque introduite dans la chambre noire est exposée pendant un temps variant entre 3 et 30 minutes.
- 4 A l'abri de la lumière, elle est ensuite placée face en dessous, inclinée à 45°, dans une boîte en bois. Une coupelle contenant du mercure est disposée

sous cette plaque. Une lampe à alcool, placée à l'extérieur de la boîte et sous cette coupelle permet de chauffer le métal à 60°. Les vapeurs de mercure viennent donc se condenser sur la plaque, uniquement sur les parties qui ont été frappées par la lumière, les parties restées dans l'ombre ne fixant pas le mercure. L'opération est contrôlée au travers d'un verre jaune situé sur l'une des faces de la boîte. L'opération dure environ deux minutes.

- 5 La plaque est alors fixée (pour la débarrasser de l'iodure d'argent restant) en la plongeant dans un bain saturé de sel marin ou d'hyposulfite de soude (découvert par Herschel en 1819).
- 6 Pour terminer, la plaque est abondamment lavée à l'eau distillée.